



André Faivet: «Ich lernte Schweizerdeutsch in Tokio.»

André Faivet: «J'ai appris le suisse-allemand à Tokyo.»

PHOTO: TOEL SCHWEIZER

Deux paires de lunettes – von beiden Seiten betrachtet

ZWEISPRACHIGKEIT

Sport und Sprachen

Der Bieler Romand und ehemalige Schweizer Botschafter André Faivet blickt zu den Deutschschweizern.

BILINGUISME

Sport et langues

Le Romand biennois, ancien ambassadeur, André Faivet, jette un regard complice sur les Alémaniques.



VON TERES LIECHTI GERTSCH

«Ich habe Hochdeutsch in Paris und Schweizerdeutsch in Tokio gelernt.» Wer ihn kennt, wundert sich nicht über diese Aussage des langjährigen Schweizer Botschafters. Denn erstens ist André Faivet beruflich in der Welt herumgekommen, zweitens weiss er eine Geschichte immer gut zu erzählen und eine schöne Pointe zu setzen. Da bereits sein Vater im ehemaligen politischen Département tätig war, wuchs er in Porrentruy geborene Faivet zuerst in Bregenz auf, wo er mit drei Jahren Hochdeutsch mit österreichischem Akzent sprach, und im damaligen Belgisch-Kongo schnappte er etwas Flämisch auf. «Das habe ich wieder vergessen. Aber dann kamen wir nach Paris, dort lernte ich in der Schule eben auch Hochdeutsch.»

Ghüderchübel. André Faivets Vater starb früh, die Mutter zog mit ihm zurück in die Schweiz, nach Biel. «Ich kannte erst niemanden, sprach kein Berndeutsch. Im Strandbad sagte ein Bub zu mir ‚gly!‘. Ich fand dann heraus, dass das ‚bald‘ heisst. Und meine Mutter schickte mich eine ‚Poubelle‘ kaufen! Ich schaute extra noch im Wörterbuch nach und verlangte dann einen ‚Kehrrichteimer‘. Man verstand mich nicht – ein ‚Ghüderchübel‘ sei das!» Nach dem «Lycée français» im «Affenkasten» in Biel studierte er in Neuenburg Rechts-, Wirtschafts- und Politikwissenschaft. «Dann erhielt ich ein Stipendium für ein Forschungsprojekt in Frankfurt. Das war 1968/1969, die Zeit Rudi Dutschkes und der Studentenrevolten. Wir kamen gar nicht in die Uni hinein! Aber ein Kollege mit Behinderung hatte eine Sondergenehmigung für die Tiefgarage, mit ihm konnte ich ins Gebäude und dort in aller Ruhe mit meinem Professor arbeiten.» Untergebracht war er im «Home», einer höheren Sozialschule. «Im Gemeinschaftsraum traf

man sich zum Pingpongspielen und Schwatzen. «Da waren ein Bayer und ein Hamburger. Die verstanden sich gegenseitig nicht! Ich, der Romand aus Biel, übersetzte für sie.»

Türöffner. Während seiner beruflichen Tätigkeit, in Rom und Tokio, bei der UNO in New York und schliesslich als Botschafter in der Türkei, in Australien und in Dänemark, war es für Faivet unabdingbar, sich gute Kontakte im Land zu schaffen. Türöffner waren dabei oft der Sport, und dass er deutsch sprach. «Franzosen sind ja speziell. Sie sprechen am liebsten vier Sprachen: Français, Französisch, French und Francese. Ich aber nutzte immer auch Deutsch, um mir Informationskanäle zu schaffen. In Tokio traf ich beim Tennis einen Deutschschweizer, ein hohes ‚Tier‘ bei einer Firma, und der briefte mich jeweils beim Bier nach dem Match. Das war wertvoll. So lernte ich also Schweizerdeutsch in Tokio.» Auch bei der liechtensteinischen Botschafterin und den Botschaftern von Österreich und Deutschland nutzte Faivet sein Deutsch.

Lob. Seit seiner Pensionierung wohnt er wieder in Biel. «Biel verdient den Namen ‚zweisprachige Stadt‘. Die Zweisprachigkeit wird gelebt – zusammen mit den 103 weiteren Sprachen, die in Biel gesprochen werden. Wichtig ist die Erziehung! Zweisprachige Klassen, die ‚Filière bilingue‘, finde ich sehr gut. Wo man noch ansetzen muss: den Anteil an Romandes und Romands in Kaderstellen und Direktionen erhöhen. Aber die Politik hat das erkannt.» Insgesamt stellt der weitgereiste Botschafter Biel ein gutes Zeugnis aus. «Die Bürgerinnen und Bürger tun viel für die Stadt Biel und ihren Esprit. Für Kultur und Sport, das Sinfonieorchester Biel-Solothurn, das Schachfestival – die Menschen stehen ein für Biel. Chapeau!» ■

PAR
TERES
LIECHTI
GERTSCH

«J’ai appris l’allemand à Paris et le dialecte suisse-allemand à Tokyo.» Pour qui connaît celui qui a représenté pendant de nombreuses années la Suisse comme ambassadeur, cette anecdote ne surprend pas. Parce que premièrement, André Faivet a parcouru professionnellement le monde et deuxièmement, il a toujours su bien raconter une histoire avec de belles chutes.

Son père étant lui aussi engagé autrefois au Département de politique étrangère, le natif de Porrentruy a d’abord grandi à Bregenz (A) où, âgé de 3 ans, il a appris à parler allemand avec un accent autrichien, puis dans l’ancien Congo belge, il a acquis quelques notions de flamand. «Une langue que j’ai depuis oubliée. Mais ensuite nous sommes arrivés à Paris et là j’ai appris l’allemand à l’école.»

Boîte à ordures. Le père d’André Faivet décède très tôt et sa mère retourne avec lui en Suisse, à Bienne. «Au début, je ne connaissais personne et je ne parlais pas un mot de suisse allemand. À la plage un garçon m’a dit ‚gly!‘, j’ai découvert que ça voulait dire bientôt. Ma mère m’a envoyé acheté une poubelle, j’ai consulté le dictionnaire pour trouver la traduction et dans le magasin j’ai demandé un «Kehrrichteimer»... on ne m’a pas compris et répondu que c’était un «Ghüderchübel» (une boîte à ordures).»

Après le lycée dans la «cage à singes» à Bienne, il est parti étudier le droit, l’économie et les sciences politiques à Neuchâtel. «Puis, on m’a accordé une bourse pour un projet de recherche à Francfort. C’était dans les années 68-69, du temps de Rudi Dutschke et de la révolte estudiantine. Nous ne pouvions pas pénétrer dans l’université, mais un collègue en situation de handicap disposait d’une permission spéciale pour le parking souterrain et, avec lui, j’ai réussi à entrer dans le bâtiment où j’ai pu travailler en toute tranquillité avec mon professeur.» Il était hébergé dans le foyer d’une haute école sociale. «Dans la salle commune, on se retrouvait pour

jouer au ping-pong et bavarder. Il y avait là un Bavaois et un Hambourgeois. L’un ne comprenait pas ce que disait l’autre! C’est moi, le Romand de Bienne, qui faisais office de traducteur.»

Sésame. Au cours de ses activités professionnelles à Rome et à Tokyo, ainsi qu’à New York au sein de l’ONU et, finalement, en tant qu’ambassadeur en Turquie, en Australie et au Danemark, il était essentiel pour André Faivet d’établir de bons contacts dans le pays. Le sésame était souvent le sport et le fait qu’il parlait allemand. «Il est vrai que les Français sont spéciaux. Ce qu’ils aiment par-dessus tout ce sont le français, français, french et francese. Moi, je me servais toujours de l’allemand pour obtenir des canaux d’information.

À Tokyo, en jouant au tennis, j’ai rencontré un Suisse-allemand, un grand pontiste dans une entreprise, qui me briefait à chaque fois après le match, en partageant une bière. C’était précieux. Et c’est ainsi que j’ai appris le suisse allemand à Tokyo.» Il s’est également servi de son allemand avec l’ambassadrice du Liechtenstein et les ambassadeurs autrichien et allemand.

Louange. Depuis qu’il a pris sa retraite, il vit de nouveau à Bienne. «Bienne mérite son nom de ville bilingue. Le bilinguisme y est vécu accompagné de cent trois autres langues qui y sont parlées. L’éducation en classe bilingue est importante, la Filière bilingue est une excellente chose. Ce que l’on pourrait encore faire de plus, c’est d’augmenter le quota de Romands dans des emplois de cadres et dans les fonctions de direction. Ce que la classe politique a reconnu.»

En tout et pour tout, l’ancien ambassadeur et grand voyageur dresse un bon portrait de Bienne. «Les citoyens et les citoyennes font beaucoup pour conserver l’esprit de la ville de Bienne, la culture, le sport; l’Orchestre symphonique Bienne-Soleure, le Festival d’échecs en témoignent. Les gens se montrent solidaires pour Bienne. Chapeau!» ■